

De grosses larmes roulèrent dans ses yeux. A quoi pensait-il ? A Georgette, sans doute, et peut-être à sa mère, à son enfance, à tout son passé, puisqu'il ne voulait plus d'avenir.

— Pourquoi vivrais-je ! prononça-t-il d'une voix creuse ; la vie ne m'offre plus aucun espoir... Sarrue a raison, je suis un misérable ! Je suis fatal à tout ce qui m'approche ; je porte malheur à tout ce que j'aime ?... Pauvre Georgette ! Ah oui, je suis maudit !...

Il ferma la fenêtre. Son regard s'éclaira de lueurs sombres.

Il sortit de ses poches le pistolet, la poudre, les capsules et les balles, il chargea l'arme.

— Deux balles suffiront, murmura-t-il sourdement, en tirant dans ma bouche, c'est assez pour me faire sauter le crâne.

Il s'assit, tournant le dos à la fenêtre, ayant la porte en face de lui, les coudes appuyés sur la table, sa main droite tenant le pistolet.

Ses yeux se fixèrent sur le parquet.

— C'est là que je tomberai, dit-il.

Il fit jouer les batteries de l'arme et s'assura que les capsules étaient bien posées.

— Quand le dernier coup de midi sonnera à l'horloge de la mairie, prononça-t-il d'une voix lugubre, je m'en irai dans l'autre monde afin de voir si l'on y est plus heureux que dans celui-ci.

Et, tendant l'oreille, il attendit.

VIII

Un matin, entre dix et onze heures, un jeune homme suivait le chemin de grande communication, qui conduit du bourg de Soyers au village de Rancourt, lequel a été tracé à une faible distance de cette rivière au courant rapide, qui coule au-dessous de Marangue et qu'on nomme la Vrille.

Bien qu'on fût en plein hiver, la température était assez douce, et les rayons obliques du soleil essayaient d'égayer le paysage dépouillé de sa verdure.

Le jeune homme portait l'uniforme de nos officiers d'infanterie, sans épaulette ; mais le galon d'or de son képi, répété au poignet des manches de sa tunique indiquait son grade. Le poids d'une valise de voyage, qu'il tenait par ses anses, ne l'empêchait pas de marcher allègrement.

A chaque instant, il regardait à droite, à gauche, et, souvent, ses traits s'animaient tout à coup, quelque chose de joyeux illuminait son regard. Il semblait reconnaître de vieux amis ou sourire à d'anciens souvenirs.

Quand il arriva en face du pont de Marangue, il s'arrêta pour regarder plus longtemps. A travers les grands arbres sans feuillage, il découvrit une partie des maisons du village et plus haut, se rapprochant du sommet de la montagne, le hameau des Huttes. Là encore il y avait des souvenirs pour le jeune officier ; mais pour ceux-là son visage s'était attristé et deux larmes tombèrent de ses yeux.

— Ma mère chérie, prononça-t-il tout bas, demain je ferai une visite au cimetière ; mais je ne veux point passer sans saluer ta tombe.

Et il se découvrit.

Au bout d'un instant il continua son chemin. Bientôt il fut en vue de Raucourt. Il rencontra deux paysans de ce village, qui allaient probablement à Marangue ; ceux-ci le reconnurent.

— Mais c'est Georges, Georges Raynal ! s'écrièrent-ils, en s'arrêtant devant le jeune homme.

Ils serrèrent affectueusement la main que leur tendit l'officier.

— Pas plus tard qu'hier, dit l'un, j'ai demandé de vos nouvelles à M. Thomas.

— Dans sa dernière lettre, m'a-t-il répondu, notre Georges nous fait espérer qu'il viendra bientôt au pays. Vous entendez, monsieur Raynal, il a dit "notre Georges." Vous êtes toujours l'enfant de la ferme. Du reste, c'est comme cela aussi à Raucourt et à Marangue : tout le monde vous aime. Et cela, croyez-le bien, monsieur Georges, ce n'est pas parce que vous avez fait votre chemin et que vous êtes un bel officier.

— Monsieur Georges le sait bien qu'il n'a que des amis dans le pays, reprit l'autre paysan ; matin vont-ils être heureux à la ferme ! Votre arrivée va faire sauter de joie tout le monde ; il y aura plusieurs jours de fête aux Ambrettes.

— Vos paroles m'apprennent qu'on se porte bien à la ferme, dit Georges.

— Oui, et c'est à peine si vous trouverez que M. Thomas et sa digne femme ont un peu vieilli. Aujourd'hui tous les enfants sont grands. Comme vous devez le savoir, trois sont mariés et on parle de la noce prochaine de mademoiselle Céline, un beau brin de fille, vous verrez. Au fait, votre arrivée fera probablement avancer le mariage pour que vous puissiez y assister.

— Nous verrons, fit Georges. A Raucourt et à Marangue, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Rien. Quelques vieux qui sont morts, des jeunes qui sont venus au monde, voilà tout : c'est toujours la même chose.

— Et Georgette, la fille de Gervaise Vernier, elle doit être bien grandie ?

Les paysans le regardèrent avec surprise.

— Mais vous ne savez donc pas, monsieur Georges...

— Quoi ?

— Que Georgette n'est plus aux Ambrettes ?

— Où donc est-elle ?

— Personne ne le sait. Mais on ne vous a donc pas écrit qu'elle avait disparu ?

— Georgette a disparu ! s'écria le jeune homme consterné.

— Une nuit elle est partie sans rien dire à personne. Pourtant, elle était heureuse aux Ambrettes.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Environ huit mois, c'était en mai dernier.

Le jeune homme appuya sa main sur son front.

— Pourquoi donc y a-t-il de ces fatalités qui s'tachent ainsi à certaines familles ? murmura-t-il.

Il reprit à haute voix :

— Et depuis, M. Thomas n'a pu découvrir où elle est allée ?

— Malgré les recherches qu'il a faites de tous les côtés, il en est encore à se demander ce que la pauvre Georgette est devenue.

— Il y a tout de même dans le monde des familles qui n'ont guère de chance, dit l'autre paysan. On ne vous a sans doute pas laissé ignorer, monsieur Georges, que, très peu de temps après votre départ des Ambrettes et la triste fin de Gervaise, Suzanne s'était noyée dans la Vrille ?

— Oui, oui, cela, je le sais, on me l'a écrit.

— C'est tout de même bien étonnant que M. Thomas ne vous ait point appris la disparition de Georgette ; il aura oublié.

— C'est sûrement un oubli, ajouta l'autre.

— Non, pensait Georges, on a voulu me le cacher.

Après avoir remercié les deux paysans, il se remit en route.

Mais il n'y avait plus de clarté joyeuse dans son regard, la tristesse était entrée dans son cœur.

Pourquoi s'intéressait-il si vivement au sort inconnu de Georgette ? Peut-être l'ignorait-il lui-même. Mais on peut supposer que cet intérêt se rattachait directement à son amour d'autrefois pour Suzanne.

Ne voulant point passer à Raucourt, où il savait qu'il serait arrêté à chaque pas, et ayant hâte d'arriver à la ferme, il prit le chemin de traverse et marcha rapidement dans la direction des Ambrettes.

Un vieux chien de garde, qui le reconnut, aboya joyeux. Aussitôt, tout le monde de la ferme fut sur pied. Il y eut des exclamations d'heureuse surprise et de grands cris de joie.

Thomas, sa femme, ses fils, les deux jeunes filles, tous sautèrent au cou de Georges. Après l'avoir embrassé une fois, on l'embrassait encore. Certes, il fut convaincu que, sur la route, le paysan ne s'était pas trompé en disant qu'il était toujours l'enfant des Ambrettes.

Ces démonstrations d'amitié dont il était l'objet sées, et il se livra tout entier au bonheur de revoir ceux qui l'aimaient tant.

— C'est aujourd'hui jeudi, dit Thomas, dimanche, il y aura aux Ambrettes un grand dîner auquel nous convierons nos amis. Nous voulons fêter aussi votre épaulette, monsieur l'officier, ajouta-t-il gaiement.

Nous savons ce qu'était le cœur du fermier. Il n'aurait pas été plus heureux et plus fier, si Georges eût été son fils.

Le jeune officier passa cette première journée

entouré de ses amis, qui ne pouvaient se lasser de le regarder et de l'entendre. Il leur parla de ses campagnes en Algérie avec enthousiasme, de notre grande colonie, des nombreuses sympathies qu'il avait rencontrées partout et de ses amis du régiment.

Il ne fit aucune question au sujet de Georgette et on ne lui parla point de la jeune fille.

Le lendemain, après le déjeuner, il se disposa à partir pour Marangue.

— Croyez-vous que je trouverai Manette ? demanda-t-il à Thomas.

— Oui, répondit le fermier ; je puis même ajouter qu'elle l'attend.

— Elle sait donc que je suis aux Ambrettes ?

— Je l'ai fait prévenir hier soir, Georges, pensant bien que ta première visite serait pour ta protectrice et ton amie, la vieille Manette Biron.

Le jeune homme saisit la main du fermier et la serra en disant :

— Merci !

— Tu la trouveras bien changée, reprit Thomas ; j'ai cru, il y a quelques mois, qu'elle allait mourir.

— Pour tous, ce serait une perte immense, dit Georges.

— Hein ! fit Thomas, plongeant son regard dans les yeux du jeune homme.

— Je n'ai rien dit, babultia le sous-lieutenant.

— C'est vrai ; mais tu sais quelque chose, Georges ?

— Eh bien, oui, répondit-il, je sais que, depuis qu'elle est revenue aux Huttes, Manette Biron qu'on méconnaît, qu'on repousse, qu'on insulte même, est la bienfaitrice de la contrée.

— Ah ! tu sais cela, fit le fermier ; mais tu ignores sans doute que je lui dois tout, qu'elle a été la providence de ma famille ?

— Monsieur Thomas, répondit Georges, j'étais jeune encore lorsque votre grande affection pour elle m'a fait deviner que vous étiez devenu riche par sa volonté.

— Je n'ai donc rien à t'apprendre, répliqua le fermier ; maintenant, Georges, va embrasser notre mère.

Georges partit. Avant de monter aux Huttes, il entra dans le cimetière de Marangue. Il fut surpris de trouver une croix de pierre sur la tombe de sa mère, qu'il croyait abandonnée depuis longtemps ; il remarqua aussi qu'il y avait au cimetière plusieurs croix pareilles. Il voulut les voir de plus près et il lut successivement les noms de Gervaise Vernier, François Biron et Antoine Vernier. Il n'eut pas de peine à deviner le nom de l'auteur de ces pieux souvenirs. De nouveau et jusque dans un cimetière, il voyait se manifester la volonté de la rebouteuse des Huttes.

— Allons, se dit-il, Manette m'attend ; ne restons pas trop longtemps au milieu des morts.

Il sortit de l'enclos funèbre et se mit à gravir ce chemin des Huttes, dans lequel sept ans auparavant il avait rencontré celle qui devait acquiescer une si triste célébrité sous le nom d'Andréa la Charmeuse.

Dix minutes après il frappait à la porte de la cabane de la rebouteuse.

— Entrez, répondit la voix grêle de Manette.

Le jeune homme ouvrit la porte et entra.

La vieille femme, bien changée en effet, car maintenant elle avait les cheveux presque blancs, était debout au milieu de la cabane.

— Georges, c'est lui ! s'écria-t-elle, en ouvrant ses bras.

Le jeune homme s'y précipita, en disant :

— Manette, Manette, ma seconde mère !

— Ah ! je t'attendais avec impatience, dit-elle. De joie elle se mit à pleurer, pendant que ses bras tremblants le serraient contre son cœur.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Soeurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.